

11-15-2023

## Gaston-Paul Effa, moine-pèlerin et flambeur au risque de la forêt camerounaise

Sylvie Kande  
*SUNY College at Old Westbury*



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Philosophy of Mind Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

---

### Recommended Citation / Citation recommandée

Kande, Sylvie. "Gaston-Paul Effa, moine-pèlerin et flambeur au risque de la forêt camerounaise." *The Goose*, vol. 20 , no. 1 , article 41, 2023,

<https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol20/iss1/41>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

SYLVIE KANDÉ

## Gaston-Paul Effa, moine-pèlerin et flambeur au risque de la forêt camerounaise

L'écrivain guyanais Wilson Harris estime que la civilisation mondialisée qui tend vers réalisme et progrès ne peut résoudre les périls et la pollution qu'elle a infligés au monde puisqu'elle est incapable de comprendre le spirituel (73). La littérature postcoloniale, elle, explore les diverses manières de réenchanter la relation de l'individu à la terre offensée par l'histoire coloniale — steppes, rivières, mer et forêt. On aura d'ailleurs beaucoup écrit sur la grande forêt d'Afrique équatoriale ainsi que sur les dits Pygmées qui en peuplent les mystères et savent guérir ceux qui viennent leur confier leurs blessures. On songe en particulier au beau roman d'Étienne Goyémidé, *Le silence de la forêt* qui a inspiré à Bassek Ba Kobhio le scénario du film du même nom. Jamais, cependant, le sujet n'avait été soumis à un questionnement philosophique aussi poussé que celui qui caractérise *La verticale du cri* de Gaston-Paul Effa, écrivain talentueux et prolifique, auteur de dix-huit fictions et lauréat du Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1998.

Situé en amont et en aval de la tragédie du Bataclan, ce récit initiatique est raconté par un professeur de philosophie africain exerçant en France. En grand désarroi sous ses dehors rigides, celui-ci finit par suivre le conseil de son père et à aller chercher remède pour ce qui secrètement le ronge auprès d'une « Pygmée » réputée pour ses médecines. Le narrateur se remémore son départ, alors qu'entouré de porteurs et bardé de menus cadeaux, il s'identifiait encore, bouffi d'orgueil, aux « chevaliers qui partent à la quête du Graal » (21). Il lui faut bientôt rejeter modèle littéraire et chemin rectiligne : car en fin de compte, c'est l'errance qui lui enseignerait son humanité et manifesterait sa disponibilité à la guérison. Ainsi doit-il accomplir plusieurs voyages du lycée de France où il enseigne à la grande forêt camerounaise où il joue le va-tout de son identité, de sa foi et de sa raison. Là, dans un dédale vert et terrifiant, il approfondira sa quête de salut et apprendra, par le truchement de Tala la guérisseuse, à déchiffrer les signes de la nature où elle l'envoie délibérément se perdre.

Car Tala-l'éveillée a tôt fait de diagnostiquer le mal dont souffre ce professeur de philosophie qui en décrit ainsi le symptôme : « Un cri monte en moi, il aiguise sa verticale à l'endroit où l'âme et le corps se confondent » (15). Pour elle, cette « verticale du cri » est la manifestation d'un désaccord profond entre corps et tête qui empêche l'homme de sonner juste dans le concert du monde. Sa thérapie, radicalement anti-cartésienne, consistera à mettre son patient dans un état de dénuement littéral et métaphorique — préalable indispensable à son ultime fusion avec le vivant sous toutes ses formes. Nu, agenouillé devant une pierre qui lui écrase le

front, le narrateur va désapprendre les références livresques qui nourrissaient jusqu'alors sa pensée afin de découvrir celles qui ramènent la paix intérieure : le poids du nom qu'il porte (« Epha », l'offrande), la signification de son double (« Obama », l'aigle), celle des symboles que la forêt place sur son chemin, et enfin « ce que disent les fleurs et les choses qui ne parlent pas » (137). Le narrateur, initialement en désamour de son propre corps, admettra finalement que la réalisation des rêves passe par le toucher et le reste des sens.

Cette initiation, orphique, panthéiste et toujours risquée, conduite jour après jour par Tala, correspond bien à la définition que donne J. T. Desanti de la philosophie comme poker, et du philosophe comme flambeur : philosopher, suggère-t-il, « [c'] est dire, nous allons nous mettre en chemin et voir ce qui se passe... La philosophie exige que nous mettions en jeu tout le savoir, qu'on voit comment il se gagne ou se perd, comment il se détruit ou subsiste. »<sup>1</sup>

Chemin faisant donc, on voit que cet enfer végétal où le narrateur progresse, guidé, comme Dante, par sa Béatrice, est la forêt du langage où « la moindre feuille dev[ient] parole » (75). C'est son rapport à Dieu qu'il y est venu affiner et pour cela, deux voies s'ouvrent à lui qui finissent par se confondre : la traque des signes et la poursuite du silence. Car si le divin se répartit également dans chaque manifestation de la vie, comme il en a la brusque révélation, écrire, c'est célébrer cette ubiquité, en renonçant pour de bon aux profanes dichotomies. « Oui, la forêt, c'est aussi la métaphore de l'écriture. On y traque le gibier comme autant de signes à décrypter » (53), déclare l'initié qui, capable désormais de dépasser l'opposition entre bien et mal, corps et esprit, perçoit dans ces signes le témoignage « d'un paradis possible ici et maintenant » (152). Cette grande forêt, où auparavant tous les démons semblaient s'être donné rendez-vous, est devenue pour lui un eden saturé des traces interprétables du divin.

Mais puisque ce Dieu dont il parle, loin d'exister en un lieu unique et d'être le garant des oppositions binaires, « nous renvoie à nos incertitudes et nous réduit au silence » (152), le silence ne serait-il pas la seule note juste qui puisse abolir la verticale du cri ? Ce n'est probablement pas un hasard que deux citations de *La stricte observance. Avec Rancé à la Trappe* de Michel Onfray et qu'une autre allusion aux moines trappistes se glissent dans un récit qui s'achève sur l'échec du langage à révéler et nommer. « Je reste démuné face à la haute muraille des mots pour dire ce qui ne se dit pas. Je reste convaincu que parler, c'est jeter un voile sur le réel », (166) confesse le narrateur à l'annonce de la mort de Tala.

En dépit de cet aveu d'échec, *La verticale du cri* réussit à subvertir deux *a priori*. Il se convainc d'abord que « c'est la nature qui humanise l'homme » et que les arbres nous enseignent. Et que, par ailleurs, la philosophie occidentale ne transcende pas les sagesses locales porteuses d'essentiel : c'est en fait une guérisseuse pygmée qui « répare » ce philosophe réduit à un texte désincarné par la fréquentation des livres, c'est elle qui lui enseignera à enseigner et qui l'auto-risera, lorsqu'il lui relate le drame du Bataclan, à remettre en cause l'idée simple et claire qu'il entretenait des géographies de la civilisation. Claironnant d'abord que l'Europe est le berceau

---

<sup>1</sup> <https://www.la-philosophie.fr/article-3428943.html> Jean-Toussaint Desanti "Un philosophe est un flambeur". consulté le 12 septembre 2021.

de la civilisation, le narrateur s'empêtre bientôt dans son propos et se piège à un paradoxe qu'il ose à peine concevoir : «...*l'Europe est entrée dans la sauvagerie de la civilisation* » (149).

Le récit innove en invitant à une éco-reconquête de soi par l'errance dans cette grande forêt équatoriale qui peu à peu disparaît, privant le monde de ses ressources tant naturelles que spirituelles. Soucieux des pouvoirs et impotences de la parole, du sens de la prière et du recueillement, il est à ranger parmi les romans philosophiques majeurs tels que *L'aventure ambiguë*, *Le regard du roi* ou *Le grand Meaulnes*.

## **Bibliographie**

Bassek Ba Kobhio. *Le silence de la forêt*. Long métrage, 2003.

Desanti, Jean-Toussaint. "Un philosophe est un flambeur." *Propos* recueillis par François Ewald.

*Magazine littéraire*, no. 339, janvier 1996, <https://www.la-philosophie.fr/article-3428943.html>.

Effa, Gaston-Paul. *La verticale du cri*. *Continents noirs*. Gallimard, 2019.

Goyémidé, Étienne. *Le silence de la forêt*. Hatier, 1984.

Harris, Wilson. *The Radical Imagination*. *Lectures and Talks*. Liege: U. of Liege, 1992.

Ofray, Michel. *La Stricte Observance*. Avec Rancé à la Trappe. Gallimard, 2018.

**SYLVIE KANDÉ**, écrivaine franco-sénégalaise, est l'auteur de trois collections de poésie, dont *Gestuaire* (Gallimard, 2016) qui a reçu le Prix Louise Labé. Membre de PEN America, de l'Association des anciens élèves de Louis-le-grand, de l'APELA, elle enseigne à New York.